



Cycle « Corruption » (3/4)
Les salauds dorment en paix
(Akira KUROSAWA, Japon, 1950, 151 mn)

« Il faudra que ma pensée se voue au sang ou qu'elle avoue son néant.
Et ce néant vaut plus que toute pensée. » (Hamlet - William Shakespeare, 1603)

Fiche technique

Titre original : *Warui yatsu Hodo yoku nemuru*
Réalisation : Akira Kurosawa. Scénario : Akira Kurosawa, Shinobu Hashimoto, Eijirō Hisaita, Ryuzo Kikushima, Hideo Oguni. Production : Akira Kurosawa et Tomoyuki Tanaka. Musique : Masaru Satō. Photographie : Yuzuru Aizawa. Premier assistant opérateur : Takao Saitō. Montage : Akira Kurosawa



Distribution

Toshirō Mifune (Koichi Nishi), Masayuki Mori (Iwabuchi), Kyōko Kagawa (Keiko Nishi), Tatsuya Mihashi (Tatsuo Iwabuchi), Takashi Shimura (Moriyama), Kō Nishimura (Shirai), Takeshi Katō (Itakura), Kamatari Fujiwara (Wada), Chishū Ryū (Itakura), Kamatari Fujiwara (Wada), Chishū Ryū (Nonaka), Seiji Miyaguchi (Okakura).

Avec *Les salauds dorment en paix*, Kurosawa livre un de ses films les plus sombres.

[..] Notons d'abord comment, dans une sorte de boucle parfaite, Kurosawa a puisé ses influences du côté des États-Unis avant d'inspirer à son tour les plus grands Américains. Aussi, l'ouverture du film, avec le mariage et les coupures de presse qui suivent, a inspiré Coppola pour son *Parrain*. Passée l'anecdote, clairement *Les salauds dorment en paix* cherche à s'inscrire dans la plus pure tradition du film noir. Entre ce noir et blanc maîtrisé de bout en bout, ces lumières soignées et cette recherche constante du cadre parfait, Kurosawa fait preuve d'une technicité d'orfèvre. Le film est beau. Vraiment beau. Il affiche en outre une particularité étonnante, avec le choix d'un format d'image en 2:35 – très large – alors que l'action se situe en intérieur. Utilisé pour la première fois lors de son précédent film (*La Forteresse Cachée*), Kurosawa s'en était servi pour faire " *éclater à l'écran la beauté des lieux* ". Dans *Les salauds dorment en paix*, le but est tout autre. Récemment, Tarantino a opté pour une esthétique similaire dans *Les Huit Salopards*. Chez l'Américain, le dispositif donne alors de l'air et de la grandeur à des espaces clos plutôt exigües. Il permet de respirer. Chez Kurosawa, il insuffle une sorte de dramaturgie supplémentaire par l'image, donnant, à l'inverse une sensation de vertige ou d'écrasement dans ces environnements faits de finances, de corruptions et de fatalité. En tout cas, le résultat est surprenant et l'image colle à la rétine. Certains plans, comme des tableaux, font déjà du film un incontournable.

Au-delà de l'aspect technique, ultra léché, *Les salauds dorment en paix* marque tout autant par son propos. « *J'ai voulu choisir un sujet valable et profitable à la société, au lieu de chercher seulement le succès commercial. J'en suis arrivé à traiter un sujet d'escroquerie. Parmi les "salauds" en ce monde, les gens qui se servent de l'escroquerie sont pires que les autres. Sous le couvert d'une organisation, ils commettent le mal à un point inimaginable pour les gens ordinaires* », expliquait Kurosawa pour justifier le fait de ne pas avoir fait une nouvelle œuvre historique. Pour parler d'escroquerie et des "salauds" du monde, le cinéaste et ses coscénaristes partent de la quête d'un fils pour venger son père défunt, traitée comme dans un polar tragique, et posent les jalons d'un questionnement plus grand. Ils explorent alors les mécanismes à l'œuvre dans un système économique et politique japonais d'après-guerre qu'ils dénoncent.

Ces mécanismes sont aussi traduits dans la mise en scène. Précise. Chaque mouvement de caméra, chaque déplacement d'acteur poursuivent un but. Rien, jamais, n'est laissé au hasard dans ce jeu de pistes à la noirceur insondable. Des bureaux d'entreprises aux ruines d'un Japon peinant à se remettre de la guerre, Kurosawa déroule un message qui pourrait presque paraître sarcastique s'il n'était pas d'un fatalisme glaçant. Avec férocité, le réalisateur semble nous assurer que tout cela est sans fin. Et que, oui, les salauds dormiront bien en paix, semant la mort et le désespoir sur leur

passage. Même, Nishi, pose au final la question de la moralité de la vengeance. " *Il est difficile de haïr le mal sans pour autant se laisser posséder par lui* ", dira-t-il. [leblogducinema.com]

Les uns corruptibles, et les autres

Il faut vraiment voir une grande part de la filmographie de Kurosawa pour prendre la mesure de sa maîtrise éclectique, ainsi que celle de son comédien fétiche Mifune. Camouflé sous sa gomina et ses épaisses lunettes, le voici ici pion d'une grande compagnie dans laquelle corruption et harcèlement règnent en maîtres.

Le mariage qui ouvre ce long récit de 2h30 dure à lui seul 20 minutes : comme souvent (procédé qu'on retrouvera dans *Entre le Ciel et l'Enfer*), l'exposition se construit en un bloc compact qui pose les ingrédients de la tragédie. Protocolaire, mondaine, figée, la cérémonie est dès le départ minée par la présence de journalistes attirés par les affaires, puis par le discours du frère, d'une rare violence, et enfin l'arrivée d'une pièce montée qui achève de faire de ce haut lieu du pouvoir financier un véritable château hanté.

Le film s'élançait ainsi sur les rails du thriller, orchestrant une vengeance machiavélique où les péchés se rappellent sans cesse aux coupables, et les morts réapparaissent dans la nuit.

Mais il est bien entendu vite rattrapé par les explorations complexes dont Kurosawa a le secret : Nishi le vengeur s'enlise dans le rôle qu'il s'est assigné, s'exhortant à une haine qu'il ne maîtrise pas et qui le mine. Amoureux de la femme qu'il avait épousée par supercherie, plus faible, car plus humains que ses adversaires, il a de plus la charge de venger un père qui leur ressemblait tant qu'il ne peut y puiser la force nécessaire ou le sentiment d'une réelle justice. Ce que cherche vraiment à racheter Nishi, c'est le fait de n'avoir pas accordé son pardon à son père avant qu'il ne meure... Car sur cette toile pathétique se dessine avant tout le portrait au vitriol d'une société vérolée et verrouillée par la logique du profit : dans cette compagnie, les subalternes sont des pantins qu'on force au silence et qu'on pousse au suicide. Machine à broyer les humains, sa structure pyramidale semble ne jamais s'achever, et les plus hauts gradés ont eux-mêmes des comptes à rendre. Le lieu décisif du récit n'est pas innocent : la prison dans laquelle Nishi retient un des coupables est une ancienne usine de munitions, souterrain décati dans lequel on tente d'influer sur les sommets de la ville moderne, réponse obscure aux clartés malsaines de la cérémonie initiale. Alors que toute la ville se pressait à cet événement mondain, c'est dans le secret, et esseulé que le justicier tente d'écrire un dénouement moral. De plus en plus théâtral, le final reprend les principes de la tragédie et de la bienséance avec une efficacité de moyens imparable : tout sera raconté dans les cris et la douleur, tandis que dans les derniers étages de la compagnie, on étouffe efficacement les remous provoqués au téléphone.

Alors que le cinéma de Kurosawa a toujours brillé par son talent de portraitiste, il est confondant de voir à quel point cette charge acide nivelle tous ses personnages, rendus égaux par leur haine ou l'effroi qui dilate leur regard. Pessimiste, cette tragédie déguisée en film noir a tout d'une fable amère dans laquelle la violence des films historiques aurait fait place à celle nouvelle et autrement plus retorse, des bureaux feutrés du capitalisme triomphant. [Sergent Pepper (senscritique.com)]

Filmographie d'Akira Kurosawa

La Légende du grand judo (1943) · *Le Plus Beau* (1944) · *Les Hommes qui marchèrent sur la queue du tigre* (1945/1952) · *La Nouvelle Légende du grand judo* (1945) · *Ceux qui bâtissent l'avenir* (1946) · *Je ne regrette rien de ma jeunesse* (1946) · *Un merveilleux dimanche* (1947) · *L'Ange ivre* (1948) · *Le Duel silencieux* (1949) · *Chien enragé* (1949) · *Scandale* (1950) · *Rashōmon* (1950) · *L'Idiot* (1951) · *Vivre* (1952) · *Les Sept Samouraïs* (1954) · *Vivre dans la peur* (1955) · *Le Château de l'araignée* (1957) · *Les Bas-Fonds* (1957) · *La Forteresse cachée* (1958) · **Les salauds dorment en paix (1960)** · *Yojimbo* (1961) · *Sanjuro* (1962) · *Entre le ciel et l'enfer* (1963) · *Barberousse* (1965) · *Dodes'kaden* (1970) · *Dersou Ouzala* (1975) · *Kagemusha, l'ombre du guerrier* (1980) · *Ran* (1985) · *Rêves* (1990) · *Rhapsodie en août* (1991) · *Madadayo* (1993).

La semaine prochaine : Fin du cycle « Corruption » (4/4)

La corruption (Mauro Bolognini, Italie - 1963)

Mercredi 23 mai 2018 à 20 h